



©Carlos Albino

Lídia Jorge Portugal

Génération, révolution

L'auteur

Lídia Jorge est née à Boliqueim dans l'Algarve en 1946. Diplômée en philologie romane de l'université de Lisbonne, elle se consacre très tôt à l'enseignement.

En 1970, elle part pour l'Afrique (Angola et Mozambique), où elle vit la guerre coloniale, ce qui donnera lieu, plus tard, au portrait de femme d'officier de l'armée portugaise du *Rivages des murmures* (Métailié, 1989).

La Couverture du soldat a eu le Prix Jean Monnet 2000 (Cognac) *Le Vent qui siffle dans les grues* a eu le Grand Prix du Roman de l'Association Portugaise des Ecrivains 2003, Premier Prix Correntes d'escritas 2004 (Povoa da Varzim, Portugal), Prix Albatros de la Fondation Günter Grass 2006 (Allemagne). La traduction de son prochain roman, *Les Mémoires*, paraîtra au printemps 2015, aux éditions Métailié.

Ressources

[Page sur l'auteur](#) sur le site de l'éditeur Métailié (revue de presse, résumés...)

Site sur l'auteur (en portugais) : <http://www.lidijorge.com/>

L'œuvre (traduite)

La nuit des femmes qui chantent, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 2012-2014) (311 p.)

Nous combattons l'ombre, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 2008) (435 p.)

Le vent qui siffle dans les grues, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 2005-2009) (439 p.)

La forêt dans le fleuve, traduit du portugais par Anne Viennot (Métailié, 2000) (385 p.)

La couverture du soldat, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 1999-2013) (201 p.)

Le jardin sans limites, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 1998) (358 p.)

La dernière femme, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 1995 INDISPONIBLE) (221 p.)

La journée des prodiges, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 1991 INDISPONIBLE) (192 p.)

Le rivage des murmures, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 1989-1999) (300 p.)

Zoom

La nuit des femmes qui chantent, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 2012-2014) (311 p.)



1987. Cinq jeunes femmes autour d'un piano, cinq survivantes du naufrage de l'Empire colonial portugais, elles sont là pour chanter. Il y a Gisela, qui les a convoquées et va mettre toute son audace et son énergie à leur transformation en un groupe vocal qui enregistre des disques et se produit sur scène. Il y a les deux sœurs Alcides, Maria Luisa la mezzo-soprano et Nani la soprano qui sortent du conservatoire. Il y a Madalena Micaia, The African Lady, à la sublime voix de jazz, noire et serveuse dans un restaurant, et enfin

la plus jeune, Solange de Matos. Elle a 19 ans, elle découvre la vie et la ville, elle n'a pas une grande voix mais un grand talent « pour les petites choses », elle compose des paroles de chansons inoubliables qui vont faire la gloire du groupe. Puis il y aura l'amour aérien et ambigu du chorégraphe international João de Lucena.

Il y a les relations de pouvoir si particulières des femmes, les pressions psychologiques, la façon de tout sacrifier à la réalisation d'un objectif. Elles ont travaillé dans un garage, elles ont appris à chanter, à composer des chansons, à danser sur scène, à marcher comme on danse, elles ont enregistré un disque, et l'impensable s'est produit.

Vingt ans après, la télévision, le royaume de l'instantané, leur consacre une émission et elles se retrouvent là, entre émotion et mensonge.

La Presse

« Un beau roman sur les rapports entre les femmes et, surtout, sur la magie de la musique, dont la grande dame des lettres portugaise montre qu'elle est à la fois un lien social, un instrument de libération et une fenêtre ouverte sur l'absolu »

André Clavel, Lire

Nous combattrons l'ombre, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 2008) (435 p.)



La nuit du passage à l'an 2000 va changer toute la vie d'Osvaldo, le psychanalyste, qui se définit comme un simple déchiffreur d'histoires. Autour de lui, la réalité commence à se modifier, comme les histoires que lui racontent ses patients dans le silence de son bureau.

Cette nuit-là, il perd sa femme mais en rencontre une autre, et sa "patiente magnifique" se prépare à lui révéler un secret qui va le placer devant une réalité clandestine aux répercussions incalculables.

Ce roman inquiétant nous plonge dans la vie intérieure d'Osvaldo, confronté à un combat qui le dépasse. Le lecteur partage cette tension psychologique, sous la conduite d'une romancière qui nous a toujours montré qu'il n'existe rien de plus réel que l'onirique et rien de plus fantastique que le réel. Elle nous parle de crimes qui sont l'un des ingrédients de la grande tromperie qui constitue nos sociétés et du risque de vivre pour l'homme ordinaire face au monde totalitaire créé par la modernité, elle souligne l'ironie qu'il y a dans l'impossibilité d'atteindre les auteurs du mal et de ne pouvoir combattre que leur ombre.

Le vent qui siffle dans les grues, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 2005-2009) (439 p.)



Dans un Algarve tragique et sauvage, Milène évolue entre une famille attachée à ses privilèges et à son image sociale et une tribu cap-verdienne vivace pour laquelle la musique irrigue la vie.

Milène nous conduit à travers la mort vers un amour impensable, un crime, une trahison et un silence à jamais scellé. Son regard toujours neuf sur la vie, le bien et le mal, sa vision de la valeur du monde constituent la matière même de ce roman.

Lídia Jorge fouille toujours au plus profond de la cruauté primaire des êtres. Ici, elle nous découvre la perversité et la lâcheté qui l'accompagnent.

La forêt dans le fleuve, traduit du portugais par Anne Viennot (Métailié, 2000) (385 p.)



Deux femmes que lie une amitié-coup de foudre : Júlia Grei, la jeune veuve encore adolescente, dont le seul garde-fou est Jóia, son petit garçon, et Anabela Cravo, la conquérante qui se prostitue pour payer ses études d'avocate. Elles n'ont rien en commun, sinon leur fascination mutuelle et la solidarité qui les lie.

De son écriture précise et raffinée, Lídia Jorge nous conduit subtilement à travers les méandres de cette amitié, qui aide chacune à se construire avant de détruire l'autre, et qui s'achève dans l'analyse des relations étroites qu'entretiennent l'amour et la trahison. Júlia et Anabela nous entraînent dans leurs trajectoires croisées qui passent par l'abjection de la prostitution pour atteindre la conquête de soi.

«La romancière entrelace les deux brins de sa trame, les deux coloris de son univers, avec une virtuosité qui force l'admiration. On ne peut manquer d'être étonné par ce registre qui va de Maupassant à Virginia Woolf, par ces motifs qui reviennent à l'envers du tapis avec une si parfaite sûreté de dessin.»

La Quinzaine littéraire

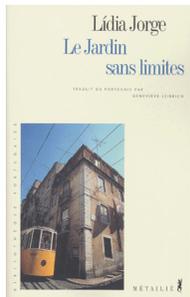
La couverture du soldat, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 1999-2013) (201 p.)



"J'étais la fille d'un hasard, d'une bêtise de jeunesse, de l'exubérance du corps... Alors j'étais responsable de ce que cette barque noire soit venue couler à notre porte."

Emma découvre qu'elle est la fille du jeune frère de son père, chassé par la famille et dont elle ne connaît que les dessins d'oiseaux qui jalonnent ses voyages à travers, le monde. Elle va aimer passionnément ce père étrange qui lui a donné sa couverture de soldat et son revolver. Puis, adolescente, elle assiste à la lente destruction par la famille de l'image de l'absent. Lídia Jorge écrit ici un roman poignant, direct, limpide, d'une force incroyable, qui vous tient prisonnier bien au-delà de sa lecture. Un livre exceptionnel.

Le jardin sans limites, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 1998) (358 p.)



"Je me suis bornée à aider par curiosité de savoir. Je ne suis pas coupable" déclare la romancière. Installée dans une vieille maison de Lisbonne, elle observe la vie des jeunes gens qui habitent sur le même palier qu'elle. Leonardo qui veut battre des records d'immobilité et se produire au cours d'un

happening à New York ; Paulina la velléitaire, qui déclare n'être jamais responsable ; Falcão le cinéaste, qui traque les images de la modernité, donc du crime ; Susana Marina défiant la mort à la recherche d'une image d'elle-même. Au rez-de-chaussée se noue le drame entre la logeuse, ex-Miss Plage, et son mari, l'opposant torturé par la police de Salazar.

Le labyrinthe du roman s'articule autour des arborescences qui envahissent les murs de la chambre de la narratrice. Innocence et fuite devant la responsabilité forment la toile de fond de cette confrontation entre des générations aux valeurs devenues étrangères les unes aux autres. Le roman culmine dans l'incendie du quartier du Chiado et la mort.

Formidablement construit, au-delà de l'anecdote, ce roman oblige le lecteur à s'interroger sur le monde qu'il contribue à créer et sur la perversion de ses valeurs. Unanimement salué au Portugal, ce roman a été élu meilleur livre de l'année 1997 par la critique littéraire allemande.

Le rivage des murmures, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 1989-1999) (300 p.)



Au Mozambique, sur la terrasse d'un grand hôtel au bord de l'Océan, les sauterelles pleuvent sur les invités d'une noce et les brasiers éclairent les cadavres de noirs, au moment où le marié disparaît.

Vingt ans après, la jeune mariée, Eva Lopo, lit *Les Sauterelles*. Elle se souvient de cette période où elle a vu la guerre coloniale transformer le jeune marié en double de son capitaine et brandir sur des photos une tête de noir au bout d'une pique.

L'impitoyable portrait de la guerre et de la peur vu par une femme qui aurait voulu crier ce qui n'était que murmures.

«Le Rivage des murmures n'est pas qu'un foyer d'images, c'est aussi et d'abord une réflexion sur la fascination guerrière, l'attraction, la gravité étrange qui capture les âmes des hommes, les dévie de leur destinée apparente pour les mettre en orbite autour de la mort.»

Olivier Rolin, *Le Figaro*